

XYZ. La revue de la nouvelle

Une vie ou 131 400 éjaculations

Dany Bergeron



Numéro 69, printemps 2002

Des récits impudiques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3981ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bergeron, D. (2002). Une vie ou 131 400 éjaculations. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (69), 63–72.

Une vie ou 131 400 éjaculations

Dany Bergeron

De dix à quinze ans, rien n'y parut. Je me masturbais sans arrêt. Dès que je sentais le sang dans mon pénis, j'embrayais. Ma queue, mon champ de bataille. Stratégie, exécution. Essais et erreurs. Mais toujours, au bout du compte, la victoire. Je le tirais, le tordais, le caressais, le pinçais, le délaissais, revenais. Je l'aimais. Je me manipulais le pénis comme je l'entendais, comme je le désirais. Je me réveillais même huit ou neuf fois la nuit pour le soulager, pour me soulager. En voiture, en autobus, à l'école. Partout. Tout le temps. J'étais le champion de la discrétion et du coup de poignet. À douze ans, j'avais la plus grande collection de films de cul de toute la province. Mes meilleures amies étaient Jenna, Tori, Jeannine, Tara, Ginger, Asia et Traci. Mes héros se nommaient Peter, Steven, Ron, Randy et Tom. Mes plus grands confidents étaient des mouchoirs de papier. Les toilettes, mon église. Ma drogue préférée était blanche, mais elle n'était pas injectée. Elle était propulsée. Non. Il n'y avait vraiment pas de problème.

C'est à quinze ans que les complications surgirent. Que je commençai à comprendre. À cet âge, on n'a plus que ça à faire. Se masturber. En plus, après 36 500 et quelques séances de masturbation, la passion du geste s'estompe, s'éloigne, se cache pour ne se montrer que quelques fois, pas vraiment logiquement. Ne reste que le plaisir d'éjaculer. Mais travailler dix, quinze minutes pour quelques secondes de plénitude, ça finit par user le plaisir.

J'en étais rendu là, dans mon cheminement éjaculatoire, quand, pendant une couple d'heures, je ne me suis pas masturbé. Une chaleur née dans mes testicules grossissant se mit à irradier, à couvrir mon corps entier de petites brûlures picotantes et lancinantes. J'eus l'impression de suer par en dedans, de m'assécher en surface et de gonfler. Les poils de mon visage durcirent. D'autres, ailleurs, percèrent ma peau. Je grandis, je grossis. Je brûlais.

Mes amis ne me regardaient plus de la même façon. Lente distanciation. Mes professeurs étaient troublés. Tu sembles avoir pris quelques années, qu'ils disaient. Mes parents ne s'en aperçurent pas. Ou ne m'en parlèrent pas. Mais je compris quand même un peu.

Je me suis donc remis à la masturbation. Je pouvais continuer de le faire par envie, par plaisir, mais je devais maintenant le faire aussi par nécessité, pour survivre. Estie. Un autre coup de barre de fer dans le front du plaisir. Il me fallait éjaculer pour rester en vie.

C'était redevenu comme avant sans vraiment l'être. Pendant les cours. Pendant les repas. Pendant mon sommeil. Je me refis de nouveaux amis. De quelques années plus vieux que moi. Et à cause de ma négligence, je pouvais maintenant sortir dans les bars. De nouveaux environnements, de nouvelles sociétés s'ouvraient à moi.

Rencontre. Je demeurai près de quatre ans avec la fille qui me dépucela. Avec elle, je n'avais presque plus besoin de me masturber. On le faisait sept ou huit fois par jour. De plus, c'était une adepte de la fellation. Une véritable fanatique. Ça tombait bien, j'étais disciple de l'éjaculation. En même temps qu'esclave. Et en plus de sucer, elle le faisait bien. Toujours différent. Selon son humeur. Avide, discrète, enragée, enthousiaste, manipulatrice, coquette, pute, angélique, folle. Avec les degrés et les combinaisons, la palette était infinie. J'aimais bien quand elle pleurait. Et ça arrivait souvent. C'était doux et humide.

Toutefois, la pénétration se faisait de plus en plus rare. Après trois ans, elle se limitait à deux ou trois fois par semaine. Les fellations continuaient d'arriver en rafale, mais les masturbations devenaient de plus en plus difficiles. Ma main supportait mal la comparaison avec les lèvres de ma blonde. C'était difficile d'apprécier les masturbations et c'était difficile de les pratiquer, car ma copine me suivait partout. Jalousie. Et j'étais presque fidèle. La rupture dura dix mois. Je retournai au célibat.

Je profitai de ce statut quelque temps. Les visites buccales de mon ex m'aidaient pendant les périodes creuses. Elles étaient souvent suivies de déclarations d'amour et de supplications,

mais, après une période d'entraînement très difficile, je parvins à m'ouvrir à sa bouche et à me fermer à sa voix.

Un jour, je crus avoir trouvé la femme de mes rêves. Malgré une fréquence très élevée de coïts, de fellations et de branlettes en tout genre, elle trouvait le moyen, et le temps, de prendre l'initiative. Une ex-nymphomane et une blonde nymphomane, c'était pour moi le meilleur scénario qui pût exister. Il est vrai que les deux en même temps, ç'aurait été encore mieux, mais bon...

Elle me surprenait sans cesse. À la fin d'une soirée bien arrosée, nous faisons l'amour dans l'auto. Incapables d'attendre d'être à l'appartement. Une fois la relation consommée, elle m'avoua que, bien que ce fût sa première sodomie, elle avait plutôt apprécié la chose. J'étais le plus heureux des hommes. Je n'avais rien remarqué, mais j'avais quand même réalisé un fantasme.

Une heure avant la sodomie, elle me suçait au coin de deux des rues les plus achalandées de la ville. J'étais assis sur le trottoir, les deux pieds dans la rue, quand j'ai éjaculé. Une heure et demie avant la pipe, on faisait l'amour dans les toilettes du bar. Dans l'après-midi, mon ex m'avait sucé trois fois sans que ma queue lui sorte de la bouche. Je m'étais masturbé le reste de la journée. Et c'était comme ça presque tous les jours. À l'aube, à moitié endormi, en bougeant entre les reins de ma blonde, je me dis que je menais l'existence idéale.

Au moment où j'allais lui demander de m'épouser, où j'étais prêt à demeurer fidèle à ma blonde, à mon ex et à ma main gauche pour le reste de mes jours et à tenter de les rendre heureux en ma compagnie et de ma compagnie, ma future fiancée devint normale. Puis même plus.

Mais je l'aimais. Ce n'était pas que le plaisir sexuel. J'étais empêtré. Il y avait autre chose que le cul. Toutefois, aussi important que fût cette chose, elle ne parvenait pas à me guérir, à me libérer de mon désir et de mon besoin d'éjaculer. J'essayai la séduction, la supplication, l'indifférence, la communication, l'insistance, l'humour, la corruption. Je n'osai pas essayer les menaces. Ne rien faire et ne rien dire ne donnait rien. Et tout le reste nuisait.

Stupidement mû par l'espérance, je laissai la rupture durer deux ans. Je me rappelle un soir où je faisais de grands efforts pour sauver notre ménage. Nous discussions. Nous discussions de sexe. Ça faisait plus de deux mois et demi que nous n'avions pas fait l'amour, plus de quarante-cinq jours que je n'avais pas été sucé. Plus de vingt minutes que je n'avais pas éjaculé. J'étais prêt à presque tout pour rester avec elle. Je ne demandais qu'un peu plus de sexe. Un peu moins de masturbation. J'étais prêt à tout pour un peu plus de sexe. À renier ma famille, à croire en son Dieu, à tuer, à en discuter en sachant que cela ne donnerait rien. N'importe quoi. Et c'est ce que je faisais, je discutai, jusqu'à ce que je me sente très mal. Jusqu'à ce que cette chaleur qui avait changé ma vie près de douze ans auparavant refasse surface. Il fallait que j'éjacule. La sueur. Vite. Je le lui demandai une pipe. Elle faillit vomir. Je paniquais, je regardais partout, honteux, désespéré. Je le lui redemandai. Négation. Coït ? Claque au visage. Supplication. Je lui expliquerais plus tard. Elle pleurait, tremblait de peur et de colère. Brûlure. Je lui offris de l'argent. Tout ce qu'elle voulait. Elle hésita. S'offusqua. Je n'avais plus le temps. Je descendis mon pantalon et essayai de faire raidir ma queue. Elle me sauta dessus et se mit à me frapper. Insultée. Choquée. Je souffrais le martyre, je me transformais. Je m'enfuis aux toilettes, m'enfermai et me soulageai. Mais un peu trop tard tout de même. J'avais encore grossi et j'avais encore vieilli.

Ce soir-là, je me dis que vivre en éjaculant était plus important que mourir en amour.

Je décidai de mettre fin à la relation tordue avec mon ex également. C'était devenu trop dangereux. Je n'avais plus de blonde.

Désormais, je ne laisserais plus aucune fille me laisser sécher, me laisser vieillir. Plus de compassion. Plus de contentement. Plus de sacrifice ni de culpabilité. Et, si possible, plus d'amour. Plus nécessairement belles. Plus nécessairement propres. Plus de critères. Plus beaucoup.

Je m'appelle Dany, j'ai vingt-sept ans et je vais mourir si je n'éjacule pas tout de suite. Un docteur aurait dit : « Vous vous appelez Dany, vous avez trente-neuf ans et vous êtes fou. » Puis il

aurait probablement ajouté : « Si vous arrêtez de boire et de fumer, vous avez une chance de vous en sortir. »

Pendant quelque temps, je menai une vie de débauche. C'était facile et plaisant. Je rencontrais des filles. N'importe où, n'importe quel genre. Je les ramenaï chez moi et les baisais toute la nuit. Par la suite, elles revenaient deux ou trois fois. Peut-être quatre. Puis plus jamais. C'était l'idéal. Et facile à comprendre. La première nuit, elles sont épuisées, heureuses, satisfaites. Elles se sentent aimées, désirées. Elles croient vivre un rêve. Elles croient que ce sont elles qui génèrent toute cette passion, toute cette activité physique. Les baisers, les orgasmes, le sperme, la sueur sont comme des offrandes à leur beauté, à leur personne. Par contre, la deuxième séance sème le doute. Elles arrivent emballées et repartent troublées. Le sexe n'est plus symbolique, il n'est que sexe. Ni romantique ni chimérique. Physique. Biologique. La séance qui suit est une confirmation. Le but du coït, c'est l'éjaculation. La quatrième fois, ce n'est que pour celles qui veulent s'en assurer. En réalité, ce n'est pas le fait qu'elles soient des instruments à éjaculation qui les répugne. C'est plutôt qu'elles haïssent, qu'elles exècrent les hommes qui le leur rappellent, elles abhorrent les hommes qui ne les entourent pas d'une bulle d'illusions. Sans sortie, sans cadeau, sans promesse ni mensonge, sans hypocrisie, sans distraction, sans fuite dans le futile, elles ne sont que boule de haine. Et elles vomissent sur l'homme dont les yeux reflètent leur image.

Je m'amusai ainsi un certain temps. Jusqu'à ce que l'érection devienne forcée, épuisante. Je me suis tanné de voir toujours les mêmes espoirs. Toujours les mêmes règles du jeu. Toujours les mêmes visages sur leur visage. Leur quête d'illusions et de mensonges m'épuisait. Pourquoi ne pas voir la sexualité pour ce qu'elle est ? Un don et une quête de plaisir. Ce n'est quand même pas si mal. En fait, je n'y voyais aucun mal. Aucun aspect négatif. Aucun. Même si je regardais à travers leurs yeux, je n'y voyais que des bons côtés. Pour les artistes, c'est beau. Pour les amoureux, c'est la plus grande proximité qu'on puisse atteindre. Pour les capitalistes, c'est gratuit. Je finis par devoir me concentrer sur

les trous. Je pénétrais des trous, je faisais rougir des trous, j'arrosais des trous, je comblais des trous. J'errais de trou en trou. Et puisqu'il n'y avait que les trous avec qui je faisais affaire, je me suis acheté un trou. Je choisis le plus petit appareil, le plus agréable, le plus efficace. Le plus beau des faux trous. Une véritable œuvre d'art. Une invention de génie. Une avaleuse électrique.

C'était la solution idéale. Je l'avais toujours sur moi. Avec un pantalon pas trop serré, rien n'y paraissait. Je fabriquai un mécanisme qui déclenchait l'avaleuse électrique à intervalles réguliers. Avec un peu de lubrifiant toutes les quatre heures, c'était le paradis de plastique. Mes rêves les plus fous se concrétisaient. J'éjaculais en mangeant. J'éjaculais en travaillant. J'éjaculais en marchant. Sans jamais rien essayer.

Mais la libido requiert de la diversité. Un minimum d'imagination. Le fait de changer constamment les piles de mon appareil et de vider toutes les trois ou quatre éjaculations mon avaleuse qui n'avalait pas vraiment finit par me ramollir.

Retour à la main gauche. Mais cela ne pouvait pas durer longtemps non plus. Il ne restait qu'une solution : les journaux. Je fis paraître mon annonce : « Homme de cinq pied dix cherche naine qui suce. » Les auditions eurent lieu quelques jours plus tard. Il en vint huit. Quatre fois plus que j'espérais.

C'était le moment de retrancher. La première faisait beaucoup de bruit en suçant. Pas que je n'aimais pas. Elle le faisait très bien. Mais j'avais besoin de discrétion. Je lui fis l'amour avant de la remercier. J'avais envie de l'enculer, mais j'aurais peut-être pu la tuer. Dieu que c'était étrange ! Elle m'embrassait le nombril pendant que je la pénétrais. Avant qu'elle manque d'air, je me retournai et la mis sur moi. Debout, elle pliait les genoux pour s'empaler. Elle faisait son possible. Je lui fus reconnaissant d'avoir gardé son chandail. Au bout d'un moment, elle perdit pied. À cause de ma sueur. J'avais sué plus par nervosité et par stress que par effort, mais le résultat était le même : elle tomba le cul dans mon buisson. Ses fesses ne touchaient pas ma peau. Elle était immobile et ses yeux, immensément ronds. Sa bouche aussi était grande ouverte. J'y glissai un doigt sans savoir

pourquoi. Aucune réaction. Je remuai les hanches pour voir si j'avais percé quelque chose. Il me sembla que non. Un instant, j'eus peur qu'elle soit morte. J'éjaculai. Je m'attendais à la voir gonfler comme un ballon ou monter au plafond tellement j'éjaculais. Rien de semblable ne se produisit. J'enlevai la naine. Elle reprit ses esprits et me dit qu'elle n'avait jamais autant joui. Quand je l'ai vue s'en aller en dégouttant, je me suis dit que j'aurais dû mettre une capote.

Une des postulantes manqua d'ardeur. Une autre le fit bien, mais refusa d'avalier. Ce qui était indispensable. Une refusa de se dévêtir. Ce n'était pas nécessaire, mais j'avais peur que ce soit un homme. Une était noire. Je ne crois pas être plus raciste qu'un autre, mais une naine noire... Je ne croyais pas cela possible. Je n'avais jamais imaginé imaginer une naine noire un jour. Malgré ses belles lèvres qui prenaient les trois quarts de son visage, je ne la laissai même pas me sucer. Je faillis l'enculer, mais je me dépêchai d'appeler la candidate suivante. Celle-là n'était pas une naine, c'était une petite fille d'à peine huit ans. Elle avait beaucoup de potentiel, mais elle était trop grande. Et grandirait encore.

Ce fut très difficile de choisir entre les deux dernières postulantes. Toutes deux étaient très qualifiées. Il me fallut plusieurs auditions. Pas que ce fût dramatique.

Je fis mon choix. Il me restait à convaincre la gagnante de travailler pour presque rien. Je n'avais pas beaucoup d'argent, mais chaque personne a sa faiblesse. Je tentai de réveiller sa fibre patriotique. En vain. La manipulation religieuse ne fit pas effet non plus. Je ne la connaissais pas assez pour la faire chanter. De toute façon, elle n'avait pas l'air d'avoir d'orgueil. Elle était parfaite. Je lui racontai mon problème et lui dis de trouver la motivation qui lui conviendrait. Finalement, elle accepta par compassion. J'étais aux anges. C'était parfait. Mais cela me fit quand même un peu peur.

Je lui fis un attelage et fixai la naine à une de mes jambes. De cette manière, je pouvais éjaculer sans m'occuper de rien. Continuer de vaquer à mes occupations. À toutes les heures, elle ouvrait la bouche. Une douzaine de minutes plus tard, elle avalait.

C'est tout. Je mettais toujours un peu de nourriture dans mes poches. Quand elle avait faim, elle se servait. Je n'avais même pas besoin de la détacher pour qu'elle aille aux toilettes. Je lui mettais une couche. Je ne la détachais que deux ou trois fois par jour, pour qu'elle aille prendre une douche, avant que je la baise. Et pour dormir. Elle dormait entre mes jambes. Avec sa suce.

Elle développa des techniques assez fabuleuses. Elle parvenait toujours à me faire raidir. Quand le seul contact de ses lèvres ne suffisait pas, elle utilisait la douleur. Pincements, morsures, chocs électriques. J'ai toujours été assez réticent à me faire mettre un doigt dans le cul. Mais un doigt de naine, ce n'est pas vraiment un doigt. De cette manière, elle arrivait à me faire jouir en quelques minutes seulement. Cela faisait notre affaire à tous les deux. J'éjaculais et elle avait du temps pour la lecture. Elle parvenait même à me faire jouir en ne manipulant que mes testicules.

Quand il fallait que je sorte, je la traînais dans un sac à dos grand format. Je la sortais de temps en temps dans les ruelles, les buissons, les ascenseurs. Dans le métro ou l'autobus, je n'avais qu'à mettre le sac entre mes jambes et à ne pas trop sourire. Elle faisait le reste et rien n'y paraissait. J'avais également adapté le siège de mon auto. Dans l'espace entre mes jambes, j'avais creusé deux petits trous pour ses jambes à elle.

De retour à la maison, de retour à l'attelage. Chaque mois, je la changeais de jambe. En décembre, mois de la jambe gauche, elle tomba malade et dut être hospitalisée. Je crus mourir. Non pas de chagrin d'amour, bien que je m'y fusse attaché, mais parce qu'après toutes ces sensations je me voyais bien mal retomber à la masturbation.

Elle resta deux jours dans le coma. Quand elle reprit conscience, j'encalais l'infirmière. Ç'eût l'air de l'attrister. Elle me laissa terminer, mais ne laissa pas l'infirmière se rhabiller. Elle me dit, avec un peu de reproche et beaucoup de tristesse dans la voix, que j'aurais dû la baiser même si elle était dans le coma. Qu'elle était là pour ça. Qu'elle serait toujours là pour ça, pour moi. Que même si elle était morte, je pouvais, je devais la baiser. Je lui répondis que c'était ce que je faisais quand l'infirmière était entrée.

De retour à la maison, nous avons repris là où nous nous étions arrêtés.

Ce qui devait arriver arriva. Ma naine mourut. J'avais oublié de la nourrir. Pour la garder près de moi, je l'enterrai dans le jardin. Lorsque je l'avais trouvée morte, entre mes jambes, j'avais eu envie de la baiser. Une certaine morale ou un quelconque respect m'en avait empêché. Après l'avoir enterrée, je le regrettai. Ce n'était pas comme si ç'avait été un viol. Elle me l'avait permis.

J'avais de la difficulté à bander, à avoir du plaisir, à me masturber. J'intégrai les trucs de ma regrettée naine à mon arsenal masturbatoire. Électricité, aiguilles, variations, combinaisons... Je réussissais, grâce à ces stratagèmes, à préserver une certaine santé physique, mais ma santé mentale déclinait. Gravement. Je me suis mis à prier. Et c'est là que je l'ai aperçue. Dans une ruelle. Une réponse à mes prières. Je ressortis ma panoplie de trucs de séduction. Je lui parlai, doucement, m'approchai, la flat-tai. Mais à vrai dire, je crois que je l'avais gagnée au premier regard. Elle ne m'a jamais quitté des yeux.

Je la fis entrer dans mon appartement, lui donnai des restants de table et la nettoyai. Je m'assis sur le sofa. La chienne vint me rejoindre. C'était l'heure de mon éjaculation. Je parvins à donner de la forme à mon pénis. Je prenais un peu de plaisir. La chienne, près de moi sur le sofa, me regardait avec curiosité. Elle s'approcha pour renifler mon membre. Je lui donnai un coup de pénis sur le museau. Pour la faire reculer. Cela ne fonctionna pas. Elle se mit à me lécher le gland. C'était étrange. Ma queue se raidit assez pour me rappeler les érections d'autrefois. Je la taquinais du membre pour qu'elle ne se tanne pas. J'avais un peu peur qu'elle me morde, mais j'étais prêt à prendre le risque. J'avais encore plus peur qu'elle arrête. Elle ne faisait que mordiller tendrement. Et lécher. Je lui caressais le cou et lui massais la colonne vertébrale. Elle me léchait encore mieux. Je me masturbais lentement. J'aurais voulu que jamais elle n'arrête. Pas avant l'éjaculation du moins. Mais elle arrêta. Elle descendit du sofa. Et me présenta son cul.

Par principe, j'hésitai. Mais je finis par presser mon gland à l'entrée de la chatte de la chienne. Comme dans du beurre.

C'était très bien. Mais je n'allai pas trop profondément. Pas tout de suite. La chienne se tortillait. J'ignorais si c'était à cause de la douleur ou du plaisir. Donc je me retirai. Elle me regarda en laissant son cul bien en place et sa queue hors du chemin. Je rentrai. Je me mis à bouger. Lentement. Pas trop profondément. Pas encore. Elle se remit à se tortiller. Je m'adaptai. Mais elle se tortillait de plus en plus. J'avais de la difficulté à rester en selle. Je l'enfonçai jusqu'au fond. Elle se figea. J'en profitai pour lui agripper les oreilles. Et là, je la baisai comme jamais je n'avais baisé rien ni personne. Elle ne touchait plus à terre.

Au moment où le plaisir enivrant du début de l'aboutissement se fit sentir, au moment même où je sentais ma partenaire sur le point de jouir, juste avant que nous hurlions en harmonie, ma première ex entra. Elle vit, ou plutôt imagina, sa proie à l'intérieur du vagin d'une chienne. Une chienne canine par surcroît. Une grande colère l'envahit, ou une jalousie noire, ou simplement du dégoût. Une chose est sûre, c'est qu'elle me frappa le crâne assez fort pour que je m'évanouisse.

Quand j'ouvris les yeux, plusieurs heures/années s'étaient écoulées. Des cheveux blancs me cachaient la vue. Ma chienne éventrée, brûlée, humiliée était étendue à mes côtés. Le vagin cousu, inutilisable. En essayant de me relever, je me fis une entorse lombaire. Mes jambes avaient beaucoup de difficulté à me soutenir. Et mon pénis était enterré sous une trentaine de plis. Endormi. Comateux. Pour l'éternité. J'essayai tous les moyens possibles et imaginables pour le réveiller. Chacun de mes sens fut sollicité jusqu'à l'extrême. Christ.

J'ai désormais un moteur attaché à la jambe. Là où auparavant vivait ma naine. Ma queue ne me sert plus qu'à pisser. À chaque heure, l'appareil s'enclenche et me siphonne un peu de sperme. Je n'ai qu'à faire la vidange une fois par jour. Je ne sens rien. Mais je survis.

Je n'ose pas mourir.